

QUAND IL SE MIT à s'affaiblir, Moran commença à avoir peur de ses filles. Cet homme jadis si énergique était tellement implanté dans leurs vies qu'en réalité elles n'avaient jamais quitté Grande Prairie, malgré leur travail, leur mariage, leurs enfants et leurs maisons à Dublin et à Londres. À présent, il n'était pas question qu'elles le laissent s'échapper.

«Il faut que tu te reprennes en main, papa. Tu ne peux pas continuer comme ça. Tu ne nous aides pas du tout. On n'arrivera jamais à te remettre en forme si tu n'y mets pas du tien.

– À quoi bon ? Qui s'intéresse encore à moi ?

– Nous, papa. On s'intéresse beaucoup à toi.»

Elles vinrent toutes lui rendre visite à Noël. Après Noël, Mona, la seule à ne pas s'être mariée, revint tous les week-ends de Dublin. Quelquefois Sheila s'évadait de sa famille pour l'accompagner, et elle conduisait la voiture pendant quelques heures à travers la campagne; de temps à autre elle faisait aussi le trajet en milieu de semaine. Le billet d'avion coûtait trop cher pour que Maggie puisse venir de Londres régulièrement. Michael, le plus jeune des deux frères, avait promis de venir de Londres à Pâques, mais

Luke, l'aîné, refusait toujours de faire acte de présence. Les trois filles conçurent le projet de ressusciter le Monaghan Day. Elles durent expliquer à Rose, leur belle-mère, ce qu'était le Monaghan Day. Depuis qu'elle était à la maison, elle n'en avait jamais entendu parler.

Le Monaghan Day, c'était le jour de la foire de fin février à Mohill. Chaque année, au Monaghan Day, McQuaid venait à la maison. Moran et lui avaient combattu dans la même colonne d'infanterie pendant la guerre*. Quand il venait, McQuaid buvait toujours une bouteille entière de whiskey.

«Si on ressuscitait le Monaghan Day pour papa, ça l'aiderait peut-être à redevenir un peu lui-même. Dans le temps, le Monaghan Day avait pour lui une importance énorme.

– Je suis sûre qu'il ne devait pas voir d'un très bon œil quelqu'un vider toute une bouteille de whiskey dans sa maison, dit Rose, que l'ensemble du projet laissait fort sceptique.

– Il n'a jamais rien trouvé à redire à ce que McQuaid boive son whiskey. D'ailleurs, McQuaid ne serait pas venu à la maison s'il n'y avait pas eu le whiskey.»

Elles s'accrochèrent avec tant d'obstination à leur idée que Rose finit par se dire qu'elle aurait tort de s'y opposer. Il ne fallait rien dire à Moran. Elles voulaient que l'événement survienne comme une surprise totale – un choc salutaire. Contre toute raison, elles étaient persuadées que cela pouvait, au même titre qu'un miracle de Lourdes, renverser le cours de son lent déclin. Oublié, désormais, le terrifiant exercice – elles s'en rongeaient alors les ongles des jours à

* Il s'agit, bien entendu, de la guerre d'indépendance de l'Irlande (1919-1921) (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

l'avance – que le Monaghan Day avait toujours représenté pour la maisonnée entière; avec la distance il était devenu quelque chose de grandiose, d'héroïque, un rite mystique et sacrificiel, quelque chose à quoi l'on pouvait arracher l'impossible.

Le matin du jour dit, Maggie arriva en avion de Londres. Mona et Sheila l'accueillirent à l'aéroport de Dublin, et les trois sœurs allèrent jusqu'à Grande Prairie dans la voiture de Mona. Elles roulèrent sans se presser. Les années écoulées les avaient maintenant rapprochées. Seules, elles étaient capables de remarques étonnamment cinglantes sur les défauts des autres, mais ensemble leurs individualités se fondaient en quelque chose qui ressemblait beaucoup à une présence unique.

Au milieu des flots de Dublin et de Londres, elles n'étaient que de minuscules taches d'écume, mais ensemble elles étaient les aristocratiques Moran de Grande Prairie, un univers achevé, les filles de Moran. Les moindres nouvelles que chacune avait à raconter sur elle-même ou son entourage proche – son enfant, son mari, son chien, son chat, son lave-vaisselle, une nouvelle robe ou de nouveaux souliers, le prix de tous les articles achetés récemment – étaient aussi passionnantes pour les deux autres que s'il s'agissait de leurs propres nouvelles; et le plus infime détail ayant trait à Grande Prairie constituait une pure source de communion. Ensemble, elles étaient le contraire de ces femmes qui hochent la tête sans arrêt en feignant d'écouter celle qui parle, alors qu'elles n'attendent qu'une respiration pour l'interrompre et discourir à leur tour sur les tracas et les gloires de leur propre famille, avec une impatience croissante qui se lit sur leur visage aussi longtemps

qu'elles n'ont pas pris la parole. Les trois sœurs traversèrent Mullingar avec l'impression qu'elles avaient à peine commencé à se parler. Elles firent une halte à l'hôtel de Longford pour y prendre du thé et des sandwiches, et ce fut juste au moment où la lumière d'hiver se mettait à baisser que leur voiture tourna et franchit la grille ouverte sous l'if aux rameaux vénéreux.

Malgré leur volonté de faire de cette visite une surprise, Rose avait annoncé à Moran qu'elles arrivaient.

«Elles doivent se dire que je n'en ai plus pour longtemps.

– C'est tout le contraire, le rassura-t-elle. Mais elles pensent qu'avec un petit effort tu pourrais aller beaucoup mieux.

– Comment ont-elles fait pour réussir à se libérer toutes les trois en même temps ?

– Le hasard a dû arranger les choses. Tu ne crois pas que ça vaudrait la peine de t'habiller pour l'occasion ?

– À quoi bon, de toute façon ? » répondit-il machinalement, mais il alla mettre son complet brun. Il avait le visage rouge d'excitation quand elles arrivèrent.

Dans leur nervosité, elles lui offrirent tout de suite les cadeaux qu'elles avaient apportés : du thé, des fruits, une bouteille de whiskey hors taxes – «Ce sera toujours utile d'en avoir une dans la maison, même si personne ne la boit, et on aura peut-être envie d'en prendre un verre» –, une écharpe en soie imprimée, et d'épais gants de fourrure.

«Mais qu'est-ce qui vous a pris de m'apporter tout ça ? » Il n'avait jamais aimé être obligé de recevoir des cadeaux.

«Papa, à Noël tu t'es plaint d'avoir toujours froid aux mains.»

Comme pour détourner l'attention de ce froid continu qu'il ressentait dans les mains, il enfila les gants avec des

gestes comiques et fit mine de marcher à tâtons dans la pièce comme un aveugle.

«Les gants, tu les mettras seulement pour sortir. Je crains que toute cette agitation ne te monte à la tête, papa.»

Rose, en riant, lui retira les gants, pendant qu'il faisait mine d'en avoir besoin à l'intérieur de la maison.

«Je n'ai toujours pas saisi la raison de ce retour en masse de nos troupes, dit-il quand les rires cessèrent.

– Tu ne te rappelles pas quel jour on est ? Monaghan Day ! Le jour où McQuaid passait à la maison en revenant de la foire de Mohill, et où on devait préparer le grand dîner.

– Je ne vois vraiment pas le rapport. » De même qu'il détestait les cadeaux, il avait horreur que l'on ramène le passé à la surface. Il refusait catégoriquement que le présent ininterrompu de son existence – puisque c'était ainsi qu'il la concevait – soit assombri ou mis au défi.

«On s'est dit que c'était un prétexte aussi bon qu'un autre, et on a pu se libérer toutes les trois au même moment. Alors nous voilà.

– C'était un prétexte bien médiocre, je dois dire. McQuaid n'était qu'une vieille fripouille alcoolique, avec qui je me suis retrouvé pendant la guerre. J'avais de la peine pour lui. Si je ne lui offrais pas un vrai repas à Monaghan Day, il se soulait comme un idiot à Mohill.

– Allons, elles ont fait tout ce chemin pour te voir, et tu ne trouves pas de meilleur accueil à leur faire ? le gronda doucement Rose. On s'en fiche, de ce pauvre McQuaid, qu'il repose en paix, voilà bien longtemps qu'il est mort !

– C'est vrai, tout le monde se fiche de tout aujourd'hui, de toute façon, déclara-t-il d'un ton définitif.